

## Allocution de Philippe Oriol

Par définition, un pèlerinage est un rituel et, comme tout rituel, son déroulement (même si celui qui nous rassemble aujourd'hui a connu, depuis sa première édition, en 1903, quelques changements) est immuable. Ce pèlerinage 2020, lui, sera inédit. Nous inaugurons le premier – et souhaitons le dernier – pèlerinage masqué, le premier pèlerinage respectant ce que les journalistes qualifient de « distance sociale » et qu'il serait préférable de nommer « distance sanitaire » ou « distance physique »... une distance sanitaire ou physique qui justement réévalue les distances sociales chères à Edward T. Hall et sans pour cela qu'il y ait « distanciation », mot qui lui aussi signifie toute autre chose. Un pèlerinage inédit, donc, sans cordiales poignées de mains ou embrassades de ceux qui se retrouvent, et pour beaucoup une fois par an, en ce premier dimanche d'octobre. Un pèlerinage inédit aussi parce que la tradition des deux communications sera modifiée : mon intervention (pour la première fois depuis 1950, depuis que s'est imposée cette nouvelle tradition) ne proposera pas une analyse de l'œuvre de Zola. J'avais un beau sujet pourtant, que je rêve de traiter, à propos de ce manuscrit qu'on croyait perdu et qui a été récemment exhumé... Un article, « Pour la lumière », qui n'est vraiment pas, comme on l'a lu partout, la « suite de « J'Accuse... ! », et qui montre que pas un instant ne faiblit la détermination de celui qui s'était lancé, sans souci des conséquences, dans la bataille, et qui s'y était lancé parce que tel était son devoir et parce que, impérieuse, sa conscience le lui dictait :

Je répète que nous resterons les maîtres de l'affaire tant que nous le pourrons, et cela non pas dans un but étroit d'intérêt personnel, mais bien évidemment dans la volonté fière de tenir jusqu'au bout la porte ouverte, pour que la justice, la souveraine déesse, rentre dans le temple. On nous a traqués, on nous a forcés de laisser prendre un jugement par défaut contre nous, précisément parce que nous n'avons pas voulu consentir au simulacre de débats, réduits et étranglés, qu'on nous offrait. Nous attendrons d'abord la décision de la Cour de cassation. Puis, nous ferons le nécessaire, tout ce qui sera en notre pouvoir, pour patienter encore et n'accepter la lutte que le jour où beaucoup de lumière nous aidera à vaincre. On aura beau jusque-là travestir nos actes, prodiguer les mensonges et les ignobles injures, nos amis savent que nous resterons les soldats impassibles du vrai,

incapables d'une reculade, capables de tous les sacrifices et de toutes les attentes, les plus rudes et les plus anxieuses<sup>1</sup>.

Mais comment faire cette communication sur cet article sans l'avoir lu autrement qu'à travers cet extrait, la première page, reproduite, du manuscrit, et les quelques phrases citées par Alain Pagès dans la belle notice qu'il a faite pour la librairie qui le propose à la vente ? Et pourquoi le faire quand une actualité impose un autre sujet, et que cet autre sujet est justement la raison de ma présence ici ?

Avant d'entrer dans le vif du sujet, j'aimerais m'attarder une seconde sur un point qui ne changera pas et demeurera tant que les amis de Zola se retrouveront à Médan le premier dimanche d'octobre. Certes, il ne s'arrête plus depuis longtemps en bas du jardin pour laisser descendre les pèlerins et la gare de Médan est même fermée depuis 2008, du fait de son cruel manque de rentabilité à une époque où ceux qui furent longtemps des usagers sont devenus des clients. Le temps ne viendra pas où on n'entendra plus siffler ce train ou, pour citer un bien meilleur auteur, où on n'entendra plus ce train, lourd, « très lourd, très long, avec son grondement de plus en plus haut ».

Et ce train, que nous avons entendu plusieurs fois déjà, n'est pas « pass[é] comme en un coup de foudre », parce qu'il n'est pas ce « train fantôme » dont nous souvenons tous, « ce train fou, [...] machine sans mécanicien ni chauffeur, [...] ce train débridé, abandonné à lui-même [...] ». Non !... il a juste fait taire pendant quelques secondes les orateurs successifs et n'a pas « menac[é] » « d'emporter la maison basse, au milieu d'un vent de tempête. »

Cette « maison basse », si ce modeste TER avait été le train fou de *La Bête humaine*, aurait pu être le pavillon Charpentier et le Lazaret et c'est d'eux que je viens vous parler aujourd'hui. Non pas pour vous en dire l'histoire, vous la connaissez mieux que moi, mais pour vous dire, puisque j'ai l'immense honneur d'avoir travaillé, comme spécialiste de l'Affaire, à ce qui n'est plus aujourd'hui un projet, ce qui se cache derrière ces murs et qui vous sera bientôt révélé, ce « musée Dreyfus » qui vient se joindre à la « maison Zola ». C'est pour cela, parce que le gros œuvre est aujourd'hui achevé, que la scénographie passera du papier aux murs d'ici quelques jours, et que, enfin, le Musée ouvrira l'année prochaine, que je viens prendre la parole en ce pèlerinage inédit et vous priver de l'habituelle communication sur l'œuvre de Zola.

---

<sup>1</sup>. Voir, sur le blog de la SIHAD : <https://affaire-dreyfus.com/2020/05/13/pour-la-lumiere-un-manuscrit-inedit-demile-zola/>

Il eût été formidable, pour vous guider dans ce musée, de vous montrer les mises en situation, perspectives réalisées sous la direction de Christophe Martin, notre scénographe, par Alysson Mihil, sa collaboratrice. Une projection est malheureusement techniquement impossible et faire circuler des documents serait rigoureusement incompatible avec le nécessaire respect des gestes barrières. Il va donc nous falloir faire preuve d'imagination et tenter de nous projeter de l'autre côté de ces murs pour une manière de pré-visite dont la frustration qu'elle ne manquera pas de provoquer vous rendra sinon indispensable du moins nécessaire de venir, aux beaux jours, emprunter encore une fois cette allée des tilleuls.

Je parle aujourd'hui, parce que la dreyfusologie est ma discipline<sup>2</sup>, mais cette parole aurait pu tout aussi être celle de notre président, Louis Gautier, de Martine Le Blond Zola et de Charles Dreyfus, nos vice-présidents, qu'on ne présente pas, d'Anne-Gaëlle Duriez, notre administratrice, de notre conseiller scientifique, Björn Dhalstroem, de Joël Rochard, notre trésorier, de Jean-Michel Rousseau, notre architecte, de Chloé Lefèvre, notre graphiste et webdesigner, de Pierre Djotni, notre webmaster, d'Eva Allavena et Victoire Beyens, en charge de la campagne de communication que vous découvrirez bientôt.

Penser ce musée – ce premier musée permanent de l'affaire Dreyfus, il faut le rappeler –, en définir le concept, l'esprit et les partis à prendre et aujourd'hui pris, la philosophie aussi sans doute, était un exercice quasi oulipien. Nous avons à travailler sur la base du fond existant – un fond très riche, mais bien évidemment incomplet –, de le faire vivre dans un espace limité, et en fonction d'un budget qui n'était pas extensible à l'infini malgré les aides généreuses que beaucoup d'institutions publiques et privées nous ont accordées et dont il faut encore une fois les remercier, mettre Zola au centre du propos, puisque nous sommes ici ses invités, et considérer que ce musée s'adresserait à tous les publics, mais que les scolaires en constitueraient ce que les professionnels du marketing et de la communication nomment sans poésie le « cœur de cible ».

Au musée Dreyfus, sera dite l'Affaire. Elle y sera montrée, mais en dépassant la simple mise en espace narrative. L'Affaire n'y sera pas vue à travers le déroulé des événements, mais à travers des thèmes et disant un message que montreront les œuvres, les cartels et textes de contextualisation, mais aussi l'agencement de l'espace et des œuvres dans l'espace. De même que nous ne suivrons pas la

---

<sup>2</sup>. À ce propos, je me permets de renvoyer les lecteurs des *Cahiers naturalistes* à mon *Dictionnaire de l'affaire Dreyfus* dont je viens de commencer la publication en ligne : <https://dicoaffairendreyfus.com/>

chronologie des événements, nous ne montrerons pas nécessairement les œuvres que tout le monde connaît pour mettre l'accent sur des représentations ou des supports moins connus.

Permettez-moi de vous guider dans le Pavillon Charpentier et le Lazaret, mais, avant de nous y projeter et de commencer la visite, laissez-moi ouvrir une rapide et essentielle parenthèse. Les scolaires seront nombreux au Musée pour découvrir un moment de l'histoire, présent dans les programmes en français, en histoire et en éducation civique. Sur le site Internet qui sera bientôt révélé et dont vous avez déjà pu peut-être apercevoir le nouveau design avec la page qui a été mise en ligne il y a quelques mois, seront développés, en parallèle aux nombreuses ressources proposées, mais dans un espace réservé, des livrets pédagogiques à destination des enseignants et des élèves dans l'objectif de permettre une visite « active ». Des livrets pédagogiques qui ont été pensés pour chaque niveau, pour chaque discipline, et à chaque fois en trois temps : le temps de la préparation de la visite, dans une perspective de contextualisation et de découverte de l'Affaire ; le temps de la visite à proprement parler, pour mieux comprendre les œuvres présentées et, de manière interactive, pouvoir organiser des activités de recherches d'informations sur place (le sous-sol sera un espace pédagogique permettant aux classes et à leurs enseignants de pouvoir travailler) ; et le temps de la « récupération », pour, en cours, « prolonger l'expérience » et permettre de poser les questions de fond.

Quittons donc le futur et passons donc au présent, puisque le musée Dreyfus est devenu réalité, et, sans plus attendre, entrons dans le Pavillon Charpentier. Passé le contrôle, nous entrons dans le Lazaret et dans l'Affaire, sans plus de préparation. Zola nous y accueille par une phrase immortelle : « la Vérité est en marche et rien ne l'arrêtera », et nous pénétrons dans une petite salle qui montre ce que nous nommons le « générique » : 240 portraits prenant place sur toute la surface des murs, ces photos dites de « cabinet » que tout le monde se faisait alors faire et offrait aux amis... une manière de « selfie » avant l'heure. Un espace qui permettra de dire que l'Affaire fut une affaire de femmes et d'hommes, qui montre, par l'abondance, l'importance de la mobilisation dans l'un et l'autre camp, et sera l'occasion de faire travailler les élèves dans la perspective de recherches biographiques, sur et au moyen des technologies de l'information et de la communication, mais aussi sur les attitudes, les styles, les allures en cette fin de XIX<sup>e</sup> siècle, de réfléchir à la photo comme média, etc.

Au sortir de cette salle, « J'Accuse... ! » apparaît, immense et éclairé... Mais pour l'atteindre, il faut traverser une salle qui nous fait sortir quelques minutes de l'Affaire pour en voir les deux principaux héros. Une salle qui met en regard « deux réus-

sites françaises » : d'un côté celle de Zola, fils d'Italien et Italien lui-même jusqu'à sa vingt-troisième année, devenu l'un des plus grands écrivains français, et, en face, Dreyfus, jeune israélite alsacien ayant choisi, comme la plupart des Alsaciens, de demeurer Français après l'annexion, polytechnicien et diplômé d'état-major. Des documents familiaux, intimes, des photographies, dans une atmosphère qui est celle d'un salon d'appartement. À la suite un rétrécissement de l'espace, et une nouvelle profusion de documents... Derrière cette vision de ces deux réussites qui disent l'excellence du modèle républicain, la réalité d'une autre France, d'une France xénophobe et antisémite, celle de Drumont et du marquis de Morès, celle de *La Croix* et du *Pèlerin*, et celle des rixes anti-italiennes des années 1880 et 1890. Des documents en chevauchement qui montrent la haine et la bêtise coalisées... La salle suivante est celle du « J'Accuse... ! », celle du refus de cette bêtise et de cette haine, un grand espace de respiration, où le « J'Accuse... ! » est seul : en original et dans cette immense représentation que nous avons vu en entrant dans le musée. « J'Accuse... ! » qui, par un texte, est replacé dans sa chronologie, un texte qui narre en une synthèse vertigineuse l'affaire du capitaine Dreyfus, de son arrestation à sa déportation, l'action de Lazare et les tentatives de Picquart, les premières mobilisations, le procès Esterhazy et son acquittement, acquittement par ordre. Puis un nouveau rétrécissement de l'espace, tout au bout du rez-de-chaussée du Lazaret. Une salle dans laquelle l'engagement de Zola est narré par les documents, de son article sur Scheurer-Kestner à son exil anglais, et qui montre la réception du « J'Accuse... ! », caricatures anti-Zola, listes de protestations, soutien des intellectuels.

Nous empruntons ensuite l'escalier, pour monter à l'étage. Ici un espace lumineux, baigné par la lumière du jour grâce aux fenêtres. Une banquette et un pavillon de gramophone qui permet, grâce à des boutons de sélection, d'écouter quelques chansons de l'Affaire, des chansons interprétées comme elles l'étaient à l'époque, en groupe et dans la rue, autour du vendeur de « petits-formats ». Une manière, comme avec la photographie, de découvrir un autre média et, pour le travail des enseignants, de dire les stratégies et les modalités de l'engagement des deux camps.

Puis nous entrons dans une salle immense, où les « sections » ne sont plus marquées par l'architecture, mais par la disposition des documents, une salle noire recouverte de mots blancs, les mots de l'Affaire, de l'époque de l'Affaire, dans toutes les langues. Les documents – cartes postales, affiches, dessins de presse, jeux, sons aussi, tel que cet enregistrement de Dreyfus quelques années après sa réhabilitation –, par leur disposition, nous disent comment deux camps, « Dreyfusards et antidreyfusards », s'affrontèrent et souvent se répondirent ; disent ce qu'était la presse de l'époque et quel rôle y

fut le sien, grâce à des projections de journaux de chaque camp ; disent comment l’Affaire investit la rue ; et disent ce que fut son extraordinaire dimension internationale ; et disent comment, au final, avec la réhabilitation de l’innocent et la panthéonisation de Zola, triompha la République. Au bout de ce premier étage, un mur offert à un artiste contemporain – Robert Wilson sera le premier – qui nous donnera sa vision de l’Affaire, de ses enjeux, de ses enseignements, de son actualité.

Nous parlions précédemment des contraintes qui étaient les nôtres : espace, budget, fonds, publics. Il en était une dernière que nous avons laissée de côté, que nous avons gardée pour la fin, parce qu’elle est la plus importante. À l’origine de ce musée est une volonté, celle de Pierre Bergé, sans lequel le projet de la Maison Zola-Musée Dreyfus serait éternellement demeuré un beau rêve. Le musée Dreyfus sera un musée d’histoire, un musée qui dira le passé. Mais il sera aussi et surtout un musée du présent, comme le dit Pierre Bergé, pour « porter l’avenir » :

Voilà le sens de la création d’un musée Dreyfus dans la propriété d’Émile Zola, à Médan. Là, un homme de lettres en pleine gloire a su, par ses engagements courageux, au péril de sa liberté et de son honneur, infléchir le cours de la justice pour sauver un innocent.

Dans l’enceinte de cette maison encore animée par la plume combattante de Zola, un espace doit être consacré à ce que fut l’Affaire, à ce que, pour l’avenir, elle signifie : lutte contre les racismes et l’antisémitisme, combats pour la justice et l’égalité.

C’est un grand et magnifique projet qui me tient particulièrement à cœur. Yves Saint Laurent et moi-même avons voulu que ce lieu existe ici afin que vivent longtemps dans la mémoire de tous les leçons d’un moment dramatique de notre histoire moderne, un épisode qui a remué le monde bien au-delà des frontières de l’Europe.

Un musée qui, en montrant la mobilisation dreyfusarde, celle des intellectuels, écrivains, poètes, musiciens, artistes, scientifiques, politiques... celle aussi des « inconnus », sera un « musée de l’exemple » : celui qui nous dit, avec Bernard Lazare, que « c’est défendre tous les citoyens que d’en défendre un seul », que la justice mérite qu’on se mobilise pour elle et comment, au pays des droits de l’Homme, le citoyen peut faire entendre sa voix quand la vérité et la justice sont bafouées. Un musée qui dira que la connaissance et l’ouverture au monde sont les conditions de notre liberté.

Un musée du présent, donc, parce que connaître et comprendre le passé – et telle est la vocation de l’histoire – peut permettre de vivre un autre présent et surtout quand ce présent ressemble trop au passé, comme en témoigne l’insupportable actualité de ces derniers jours. Un musée du présent à un moment où les discours de haine, toutes

les haines, s'expriment sans complexe, et dont médias et réseaux sociaux deviennent la caisse de résonance, à un moment où certains, pour satisfaire des ambitions personnelles et faire marcher leur boutique, jouent au jeu inconscient, parce qu'inévitablement catastrophique, de la concurrence des mémoires, à un moment encore où le principe de laïcité semble se fissurer et recouvrir une infinité d'acceptions, à un moment enfin où la jeunesse, « cerveaux neufs, [...] âmes neuves », déséquilibrés par l'« imbécile poison », semble, moins que jamais, en mesure de répondre à la question que lui posait Zola en décembre 1897, question de savoir où elle va, il nous faut être fidèles plus que jamais à Pierre Bergé – et en cela à Dreyfus, à Zola et aux dreyfusards – et le citer, une dernière fois, pour dire ce que sera la Maison Zola/Musée Dreyfus :

Pour la vigilance contre l'oubli ; pour la mémoire contre l'ignorance ; pour le savoir contre la récidive : à Médan seront transmis les enseignements de l'affaire Dreyfus.